

EDITORIAL

• « Le souci du passage », tel était le titre bien choisi des *Mélanges* offerts à **Jean GREISCH**, il y a quelques années, et où figuraient les contributions de Paul Ricœur, Stanislas Breton, Jean-Luc Marion, Rémi Brague, Pierre Gire, et bien d'autres auteurs non francophones. En effet, comme luxembourgeois, placé entre la France et l'Allemagne, Jean Greisch eut le réel souci du passage d'une langue à l'autre de grandes œuvres notamment de Heidegger, Jonas, Balthasar, et Ricœur.

Comme philosophe, sa passion de l'herméneutique répondait au souci de comprendre l'altérité, et de passer « entre les portails de l'immanence et de la transcendance » (Richard Kearney). L'entretien qu'il nous accorde dans ce numéro manifeste assez son souci d'un dialogue renouvelé entre philosophie et théologie, et nous présente quelques aspects de sa pensée de la religion, comme « parcours de reconnaissance dont le sens ne se révèle qu'à celui qui s'y risque ».

• Qu'il soit permis d'appliquer aussi cette approche à **la liturgie** chrétienne. Celle-ci en effet n'est pas faite seulement de discours, mais de gestes, et pour en saisir le sens, pour percevoir sa puissance transformatrice et entrer dans sa dimension d'action sainte et communionnelle, il faut s'y risquer, y engager tout son être de chair, à la suite du Christ, de son baptême au Jourdain à l'eucharistie de sa dernière cène.

Quel que soit le rite, ancien ou nouveau, ou pour parler comme Benoît XVI dans son dernier *Motu proprio*, quelle que soit la forme du rite, ordinaire ou extraordinaire, il s'agit bien d'entrer de tout son cœur dans la célébration du mystère pascal, et d'y communier, non seulement des lèvres, mais par la vie. C'est pour cette raison que nous n'avons pas voulu centrer les analyses de ce dossier consacré à la liturgie sur l'actualité liturgique et sa dimension encore polémique, mais plutôt donner des éléments de compréhension des principes fondamentaux de la liturgie et de la réforme conciliaire.

Avec Louis-Marie CHAUVET, la réflexion sur la liturgie s'appuie sur l'exemple du baptême, sacrement de l'entrée dans l'Église. Il y est bien montré combien il importe de ne pas transformer la liturgie en discours explicatif, de façon à pénétrer la puissance des symboles, à ne pas en rester à une conception magique et infantile des rites, qui dispenserait de toute conversion éthique.

C'est en effet une tentation inhérente à la liturgie de se replier sur les choses du sacré, en faisant ainsi d'elles des formes d'idoles rassurantes face aux angoisses, des formes de fuite de toute conversion profonde des comportements et du cœur. Le Christ, dans son rapport au sacré, a manifesté ces ambiguïtés et souligné la nécessité d'une conversion intérieure : le sacré se déplace des objets aux personnes, devient intérieur à l'humain, « se pose comme un impératif de tendre vers la sainteté », comme l'indique Christian DUQUOC.

C'est pourquoi il importe tant de ne pas séparer le rassemblement du peuple et la proclamation de la parole d'une réponse engagée de la foi et des œuvres : nous sommes toujours envoyés en mission.

Ainsi la liturgie qui nous sépare pour un temps des soucis du quotidien et des passions humaines, qui nous sort de l'enfermement dans le mode factice d'être au monde, ouvre un espace où s'exposer à l'appel et à la grâce de Dieu, où attendre sa venue ; l'insaisissable est espéré, et nous retournons dans la violence du monde avec un autre regard sur l'histoire et sur les hommes, un regard marqué par la kénose du Christ. Telle est peut-être le sens de la réflexion du Père Jean-Yves Lacoste, que nous présente ici Joeri SCHRIJVERS.

Ces approches très fondamentales de la liturgie favorisent une prise de distance face aux questions plus polémiques des évolutions des rites dans l'histoire récente de l'Église. Là encore, le recul historique s'avère nécessaire et c'est tout le mérite de l'article de Bernard-Dominique MARLIANGEAS de retracer l'histoire du mouvement liturgique de Dom Guéranger à Vatican II.

En effet, le souci d'une participation pleine et entière des fidèles à l'action liturgique et d'une meilleure compréhension des célébrations ne date pas de Vatican II, même si depuis ce concile, l'appropriation du rite a atteint des formes aiguës, allant dans certaines communautés jusqu'à la confiscation : c'est ce que pointe le billet de Christophe BOUREUX.

Mais ce qui s'affine à Vatican II, au-delà de cet aboutissement de la réforme liturgique, c'est la parenté profonde entre l'Église et la liturgie : la liturgie n'est rien d'autre que l'Église célébrant le mystère de son salut en Jésus Christ. La réforme de la liturgie s'articulera donc naturellement à la manière dont les Pères déploieront l'ecclésiologie du peuple de Dieu, dans la diversité des nations. C'est ce qu'analyse avec précision Laurent VILLEMIN.

Cette réforme de la liturgie, on le sait bien en France, ne s'est pas faite sans heurt, et le passage de la messe de Saint Pie V à la messe de Paul VI a conduit à une séparation des communautés catholiques, non seulement dans la manière de prier, mais dans la manière de croire : c'est un point sur lequel nous avons, de notre côté, voulu attirer l'attention.

Cette séparation vient sans doute aussi d'une réaction aux excès de créativité et aux « déformations de la liturgie à la limite du supportable », selon l'expression du pape Benoît XVI dans la lettre adressée aux évêques, accompagnant son dernier Motu proprio, et que cite Mgr LE GALL. Aussi l'intention de ce Motu proprio est-elle bien de ramener la paix et l'unité dans l'Église pour que les fidèles ne soient plus séparés par la différence des rites. Nous remercions vivement le Président de la Commission épiscopale française pour la liturgie et la pastorale sacramentelle d'en dresser pour nous un bilan après un an d'application.

- Et tandis que nous nous approchons du quarantième anniversaire de la promulgation du nouveau rite de la messe (en 1969), nous venons de « fêter » les quarante ans de **mai 68**. La créativité en liturgie tenait peut-être davantage à l'esprit du temps qu'à l'esprit de la réforme conciliaire, mais pour les acteurs engagés dans l'un et l'autre mouvement, la célébration communautaire n'était pas séparable de la vie politique et sociale.

D'où ces quelques contributions à la commémoration de mai 68, sous la forme modeste de témoignages contrastés, demandés à quelques prêtres ou religieux, pour saisir un peu plus de l'intérieur ce qu'ils ont pu vivre, ou ce qu'ils en portent et supportent encore, au sein de l'Église.

Jean-Etienne LONG, *rédacteur*